

de « creusement », comme aurait dit Guillevic : « Se peut-il qu'il pense/ débusquer ainsi les mots/ dans vos tourbières enfouies ». L'intérieur est toujours considéré comme une masse informe de terre et d'eau à quoi il s'agit de donner forme et sens pour le hausser au-delà de soi : « On aimerait se saisir/ de l'au-delà de son chant ». Doutant toujours de lui, tenté par l'irrationnel mystique, le poète s'efforce de retenir cette leçon de ténèbres : « Pour mieux voir, efforce-toi de ne rien voir ».

La vérité se situe au centre de l'être. Et l'auteur reçoit le langage poétique, les mots simples dirions-nous, c'est-à-dire enfin la possibilité de s'exprimer, de sortir enfin les mots trop longtemps enfouis sous l'écorce de la réalité quotidienne, comme une sorte d'Annonciation : « Une queue d'ombres journalières alourdit les voilages, métamorphose passementeries et bibelots ». On pense voir l'intérieur de Mallarmé enveloppé derrière la fumée de sa pipe. Pareille touche d'au-delà effleure ici l'espace familial et intime.

Ce recueil, étape ultime que le poète nous livre de sa quête, nous offre de réels bonheurs d'expression, tel cette « couette rassasiée de chaleur », dans laquelle les plus simples mots sont remplis de sens afin de redonner confiance et espoir dans le quotidien.

Eugène Michel. *Histoire(s) naturelle(s)*, Le Jardin d'essai, 2001.

**L**es parenthèses du titre ouvrent une belle richesse. L'auteur a dans l'esprit deux directions : deux œuvres, l'une scientifique, l'autre littéraire, qui donne tout le ton à ce recueil : *Histoire naturelle* de Buffon, et *Histoires naturelles* de Jules Renard, ou même, pourquoi pas celle d'Emile Zola dont le sous-titre des *Rougon-Macquart* est « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». Nous pouvons aussi y voir une « histoire naturelle », comme une leçon de choses des programmes des écoles primaires d'avant 1980.

La modernité du naturalisme dont *Les Rougon-Macquart* se voulaient le fer de lance est quelque peu passée de mode, à l'époque de l'auto-fiction. Ni heureusement son style, ni, hélas, la portée sociale de son discours. Quant à Jules Renard, ses œuvres sont sans doute à redécouvrir, sa célébrité étant trop souvent réduite à son *Poil de carotte*.

Mais, précisément, c'est par là où Eugène Michel nous entraîne. La porte était grande ouverte : cela lui permet de nous emmener un peu plus loin, dans le monde de l'enfance, plus précisément son jardin. Et à partir

de là, l'auteur nous rattrape bien vite pour nous faire visiter un Jules Renard moins connu. L'enfance, ce sont aussi ces leçons de l'école primaire que l'on récitait point par point.

En dix points. Nombre de ces poèmes sont répartis en dix vers, de longueur et de statut inégal, mais dûment numéroté de cinq en cinq. Notons que ces vers n'en sont pas. Contrairement à la modernité ambiante, Eugène Michel n'apporte l'apparence de la prose à son vers. Au contraire. Pour chaque élément, c'est le sens qui fait rythme, comme dans toute bonne poésie.

Ces poèmes ont tous une connotation scientifique très marquée, ce qui nous explique cette « histoire naturelle », cette leçon de choses. Ainsi « La lumière », « 1. La matière émet ou réfléchit ce phénomène abstrait, créateur de transparence./ Pour les physiciens, c'est un champ électromagnétique qui se propage à 300 000 km/s dans le vide. ». Ces deux vers inauguraux, postulent le ton de la poésie d'Eugène Michel : allier la science à la poésie, confronter les deux types de connaissance, se servir l'un de l'autre.

Afin d'allier la théorie à la pratique, le poète nous offre le fruit de ses réflexions dans un « Traité de monologie » et un art poétique qui reprend dans un vaste mouvement toute la création humaine mathématique. Chiffres et tableaux à l'appui, il nous expose sa théorie sur le « Calcul de la créativité ».

Cette attirance pour la rationalité scientifique jusque parfois dans son vocabulaire, n'exclut en rien le lyrisme : « Puisse le calme de cette perle, migratrice loin de la mer, m'apporter une sérénité/ Le vol plané de ses compagnes trace dans l'espace une ligne qui plaît au regard lassé des nuages. », s'exclame le poète à propos de la mouette, celle, précisément posée « sur la tête de Buffon, l'ami des animaux ». On le voit l'humour n'est pas absent de ce lyrisme qui gagne même le ciel.

Parlant du naturel, il n'est pas étonnant de rencontrer La Fontaine. Eugène Michel pastiche le maître des eaux et forêts discrètement par une fable « La Grenouille ». Il y glisse de l'humour « Pas nouille, monsieur se cramponne à sa reine », avec une morale « Quant à nous, sans vouloir égarer un bœuf ni devenir prince, il s'agit de mener une double vie ».

Autre exercice de genre auquel le poète s'astreint, c'est la nature morte, et particulièrement « La pomme », après Cézanne et Guillevic. Eugène Michel s'y livre avec simplicité, mêlant aspect scientifique et expérience personnelle : « Je me souviendrai toujours du verger en pente ».

À côté de ce « discours décimal », l'auteur se plaît à quelques réflexions brèves, comme des amuse-gueules qu'il nomme « Pistaches vertes ». On y trouve de l'humour et de la simplicité, ainsi ce « La lumière/ Ne fait pas de

bruit. » qui rappelle Guillevic. Ou encore celui-ci à partir d'un jeu de mot pourtant commun : « Un dépliement de soi(e) ».

Il est plus étonnant de trouver dans ce recueil, apparemment voué à la nature des « Élégies parisiennes ». À double titre. D'abord par la présence de la ville, ensuite par la forme de l'élégie. C'est que le poète se remémore l'apparition de l'amour, à partir d'emprunts à Goethe, bien sûr, mais aussi à Tibulle ou bien évidemment Jules Renard. Le présent et le passé se confondent pour une meilleure appréciation du souvenir : « Le passé est comme le parfum d'une rose : on le retrouve semblable et pourtant, il semble inaccessible ».

Eugène Michel est un poète sensible qui cache derrière un verbe simple et une rationalité provocante, une expression profonde qui nous touche tous.

**Audiberti.** *J'ai dû dormir une seconde*, Fata Morgana, 2002



avec Audiberti on se perd. Et c'est heureux. On peut le prendre au hasard d'un paragraphe, ou c'est lui qui nous prend. La langue, la phrase, le vocabulaire et les idées nous surprennent parce qu'elles viennent du plus profond de nous. Mais Audiberti toujours nous remet sur pied. Le monde chaotique de l'incipit finit par trouver sa raison d'être. Comme Dieu, il met de l'ordre, où, pour notre plaisir et le sien, il avait mis une apparence de désordre.

Audiberti, c'est Dieu dans son écriture qui s'aperçoit de l'état du monde, surtout celui des petites gens des quartiers pauvres de Paris avant et après guerre. De son métier de journaliste, Audiberti a récolté une moisson de faits divers. Après une jeunesse où le soleil d'Antibes réglait l'ordre cosmique, le poète rencontrait soudain le chaos dans les commissariats de banlieue.

Précisément, Audiberti a une conception particulière du désordre du monde qu'il raconte dans la nouvelle qui donne son titre au recueil.

Contrairement aux poètes qui ont privilégié le moment de l'endormissement aux approches des portes de corne et d'ivoire chères à Nerval, Audiberti s'attache à relater les perceptions et l'expérience du réveil. « La mine aux faits divers est là. C'est nous. Première proposition. Mais chaque fait divers réveillé donne un choc. Deuxième proposition ». C'est de ce choc qu'Audiberti rend d'abord compte. Le caractère raisonné de l'entreprise est le signe d'une grande maîtrise de sa propre théorie.